Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 52

Artikel: Baiser volé : [suite]
Autor: Moret, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190095

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

berceau ? on se marierait sous peu. Et, dès le lendemain, chacun d'aller faire expliquer son plomb par Marthon, la fileuse, qui s'y entendait à merveille.

Malgré l'heure avancée on ne se séparait point avant que grand-papa eût lu de sa voix un peu cassée le récit évangélique de la naissance du Christ.

Je me demande aujourd'hui comment ce fait historique et religieux, qui a changé la face du monde, a pu donner lieu à des usages aussi singuliers que celui de la Chauche-vieille, de la fonte des plombs, du piquage des psaumes, rabaissant le saint livre au rang d'un vulgaire grimoire, et de tant d'autres pratiques bouffonnes ou superstitieuses. J'espère au moins, pour l'honneur de la population féminine, que ce fait n'existe plus, qui consistait à aller frapper à minuit, la veille de Noël, à la porte de certain animal grognon, pour inférer de sa réponse ou de son silence si l'avenir réservait un mari grognon à celle qui l'interrogeait.

Et le père Chalande, Chauche-vieille masculine des anciens Genevois, n'est sans doute qu'un dérivé de *Calende*, nom par lequel on désignait quelquefois, au moyen-âge, la fête de Noël. Le saint Nicolas des Russes serait sans doute le même personnage; de même que la Befana des Italiens correspond à notre Chauche-vieille.

Tout cela, y compris l'usage, en Angleterre, d'orner de feuilles de houx la demeure du riche et du pauvre, n'est autre chose qu'un reste de paganisme, laissé à la suite de l'introduction des fêtes chrétiennes.

L'arbre de Noël est un emblème d'un tout autre caractère, puisqu'il représente ordinairement, dans la mousse qui entoure son tronc, quelque scène de la nativité. Néanmoins, je ne saurais admettre l'arbre de Noël comme fête chrétienne que dans le cercle intime de la famille ou dans une église. Et malgré cela n'en faut-il pas moins chercher l'origine dans les coutumes du culte scandinave.

Au solstice d'hiver, les adorateurs d'Odin plantaient devant leurs maisons deux sapins en croix, illuminaient leurs demeures et se livraient à de copieuses libations de bière et à de plantureux festins. Leur vénération pour les arbres sacrés se traduisait, dans certaines contrées, par l'habitude d'illuminer au moyen de torches résineuses les arbres sous lesquels s'accomplissaient les mystères de leur dieu. C'est ainsi que Berchta, déesse de la lumière, était honorée. A défaut d'arbres qui lui fussent spécialement consacrés, on coupait des arbustes que l'on transformait en de rustiques candélabres, étincelants de clarté.

Amis lecteurs, puissiez-vous passer un heureux Noël, non à la mode d'il y a cinquante ans, mais de celle qui resserre les liens de famille, élève la pensée et réjouit le cœur. Sophie TROTTENVILLE.

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

VII

Thérèse se leva. Tout bruit avait cessé, les voix ne s'entendaient plus, ces messieurs étaient probablement passés dans une autre pièce, c'était le moment à elle aussi de disparaître.

Parler à la baronne de Saint-Mégret et lui annoncer sa résolution de la veille, il n'y fallait pas songer. Celle-ci était absente ou peu, probablement, en disposition de la recevoir. Lucrèce elle-même reposait de si bon cœur que c'eût été de la cruauté de la troubler. Tout semblait, du reste, assoupi dans cette maison, tant elle paraissait subitement frappée d'accalmie; les domestiques eux-mêmes ne bougeaient pas. Pour peu qu'on se fût le moins du monde illusionné, on se fût cru transporté dans quelque province chaude du Midi, aux heures lourdes et pesantes de la sieste.

Thérèse plia ses livres, mit son chapeau et ouvrit doucement la porte de la pièce qu'il lui fallait traverser pour gagner l'escalier de service d'où elle avait l'habitude de s'éloigner tous les jours.

Elle avança de quelques pas, mais soudain resta interdite et recula de plusieurs autres. Sur un canapé, un homme, la tête renversée sur les coussins, dormait profondément.

C'était un homme âgé, bien qu'il fût encore vert et que dans ses vêtements, de coupe soignée, il eût peu transigé avec la mode. Sur un plateau posé sur un guéridon, un verre de Porto, à demi vide, était auprès de lui, et dans ses doigts s'émiettait la cendre d'un gros cigare roulé à ses pieds.

Une émotion indicible s'empara de l'institutrice.

Cet homme était son père, le vieux comte d'Arcy, et il lui sembla que, malgré ses erreurs, ses fautes, son ingratitude envers sa mère et envers elle, son cœur lui était ouvert comme lorsqu'elle était petite et qu'il était fou d'elle.

Cependant le hasard seul les mettait en présence : elle allait passer devant lui comme un souffle et sans doute ne jamais le revoir, puisqu'elle était résolue à ne plus revenir dans cette maison.

Ce fut plus fort qu'elle : elle s'avança sur la pointe des pieds, s'assura d'un regard qu'elle ne pouvait être vue, et, se penchant rapidement sur le canapé, enveloppa sa tête alourdie de ses deux bras et posa ses lèvres sur son front.

Le vieux comte d'Arcy ouvrit les yeux et se souleva.

— Ah ! qui va là ? cria-t-il.

Il regarda autour de lui, étonné. — Il était seul.

A quelques jours de là, il n'y avait au salon du petit pavillon de la rue Rochefoucauld qu'un groupe intime d'amis, mais que présidait la baronne de Saint-Mégret.

Elle était jolie comme en ses beaux jours, mais le sourire froid, dédaigneux, indolente et comme secouée par quelques spasmes nerveux.

— Eh bien, comte, dit-elle, s'adressant à d'Arcy, empressé auprès d'elle, avez-vous retrouvé la houri de vos rêves ?

— Jamais, baronne.

— Et ce baiser qu'elle vous a volé ?

— Je ne l'ai pas davantage rattrapé ; cependant je cours toujours après.

— Vous ne courez plus assez vite, comte, ou vous avez bien décidément rêvé.

— A mon âge, on ne rêve plus et j'ai bien été embrassé.

— A votre âge, on n'est plus embrassé.

— Qui sait ?

Tout le monde se mit à rire.

— Dites que c'est moi ! dit la baronne.

— L'idée n'aurait pu vous en venir.

— Assurément.

— Ou ma fille.

— Une farce, alors.

— Non, ce n'est pas dans le caractère de Lucrèce. Ah ! écoutez donc, c'est peut-être mon institutrice qui, de-

puis ce jour-là, n'a plus reparu et a trouvé, par ce moyen, un procédé ingénieux pour me déposer sa carte.

— Mais elle vous a écrit ? s'informa M. de Montbelliard, un peu agité.

— Oui, pour prendre congé ; elle rentre dans ses terres et va vivre de ses rentes.

— Elle est donc riche ?

— Je ne sais, mais je le suppose, puisqu'elle refuse les leçons. La vérité est que c'est votre faute, mon cher de Montbelliard ; vous lui avez fait la cour et elle a pris peur.

— Peur ? dit d'Arcy ; Montbelliard n'est pas si terrible.

— Il paraît que si ; il est effrayant pour les ingénues.

(La fin samedi)

On bouébo que n'a pas lo teimps dè pliorâ.

Lè z'einfants pliâoront po rein, et l'est bin râ que sè câiséyont s'on lè fouattè. Eh bin, l'est portant cein qu'est arrevâ, quand l'étâi petit, à ion dâi noutrès bons capitaino, que ne vu pas nonmâ, et que promettâi dza dinsè, tot petiot, d'étrè on crâno sordâ.

Sa mére avâi couillâi dâi grezallès e t dâi resins dè mâ po férè dè la cougnarda, kâ lè fennès âmont prâo avâi oquiè dè bon à offri âi vesitès qu'on einvitè po bâirè lo café. Quand don l'eut fé éclliaffâ lè resins dè mâ et lè grezallès ein lè metteint dein on panaman que l'avâi tordu bin adrâi po férè sailli lo clliâ, l'avâi cein met coâirè avoué dâo sucro dein la granta cassetta dzauna, et quand cein eut bin borbottâ, le doutè la cassetta dè dessus lo fû et la pousè perque bas on momeint po allâ queri lè pots iô le volliâvè mettrè cllia confiture.

Tandi cé teimps, son petit bouébo, qu'avâi gaillâ dè goût po lo militéro, fasâi lo colonet à tsévau. Son pére lâi avâi fé on tsapé gansi avoué la folhie dâi z'avis et on sabro dè bou, et lo gosse, à cambelion su on bâton dè remésse, tracivè tant que poivè pè l'hotô. Ma fâi, ein faseint cé manédzo, lo pourro bouébo s'eincobliè à sa monture et m'einlévine se ne va pas pliondzi, lo prussien lo premi, dein la cassetta, per dedein la cougnarda, et sè met à férè dâi boeilâïès que sa mére arrevè à grands chauts vairè cein que y'avâi. Quand le lo vâi lé dedein, le lo crâi bourlâ et sè dépatsè dè lo raveintâ, lo tiu dè tsaussès tot eimbardouffâ dè marmelarda. Pè bounheu que cein s'étâi dza refrâidi on bocon et n'étâi què dè poâire que lo bouébo tchurlâvè. Quand sa mére ve que n'avâi rein dè mau, le sè mette de 'na colérè terriblia ein vayeint l'état iô sè trovâvè son bio pantalon dè grizette que le lâi avâi met po lo premi iadzo. Assebin aprés lo lâi avâi trait et tsampâ su lè carrons, le preind lo bouébo que le met à botson su sè dzénâo, et... *flin, flà!* le sè met à lo fouattâ, mâ dè sorta. Mâ tot d'on coup, lo bouébo s'arrétè dè pliorâ, et la mérè que tapâvè adé pe dru est tant ébayà dè cein que le s'arrétè dè fiairè ein sè deseint : Eh ! âo mondo, l'aré-yo tiâ ?... Le lo vouâite po savâi cein qu'ein îré, et sè trâovà que lo petit chenapan avâi raccrotsi son tiu dè tsaussès que trainâvè que bas et que letsivè la confitura que lâi étâi alliettâïe.

La neige de Montreux. — On sait l'amour-propre que nos amis de Montreux mettent à donner à leur petit coin de terre la réputation d'un séjour d'hiver exceptionnellement doux et agréable. Un maître de pension s'efforçant de faire prévaloir cette opinion auprès de ses pensionnaires, un de ces derniers lui fit cependant remarquer une couche de neige qui venait de tomber. Le maître d'hôtel en ramasse une poignée, la froisse avec indifférence et la rejetant à terre : « C'est bien de la neige, si vous voulez, fit-il ; mais sentez, elle n'est pas froide comme celle de Vevey, de Lausanne et de tant d'autres localités. »

Réponses et questions.

La réponse à la question de samedi est *zéro*. Ont deviné : Mme Orange, Genève ; Eug. Bastian, Forel ; Auberson, aubergiste, Essertines s. Yverdon. Ce dernier a obtenu la prime.

Problème. — Au plafond d'une salle de 3 m. 10 de hauteur, on a suspendu une corde de 4 m. 60, avec laquelle on décrit une circonférence sur le plancher. Quel est le volume ainsi engendré par la corde, et de combien faudrait-il la raccourcir pour qu'en faisant la même opération le volume se trouve réduit de moitié ?

PRIME : *La vieille milice.*

Nous avons sous les yeux les publications suivantes, *F. Payot*, éditeur :

1° *Les contrebandiers du Jura*, par L. Reymond.— Sous cetitre, l'auteur dépeint très fidèlement un des côtés caractéristiques de la vie des habitants des frontières, la contrebande. Le récit, fort animé, nous fait assister à une série de scènes touchantes, émouvantes ou burlesques, nous montrant la vie des contrebandiers du Jura, avec ses hasards, ses fatigues, ses dangers, ses luttes de ruse et d'audace. Tout cela en fait une lecture très attachante. Prix, 2 fr.

2° Une charmante collection de 6 albums de gravures pour les enfants, in-4°, cartonné. Chaque album, outre sa couverture illustrée, contient six beaux sujets coloriés avec beaucoup de soin. *Les enfants et leurs amis ; Nos animaux domestiques ; La petite mère ; Nos animaux favoris ; Le printemps ; Par monts et par vaux*, tels sont les titres de ces divers albums, qui, les uns et les autres, feront le bonheur des enfants qui auront la chance de les recevoir le jour de l'an. Prix de chaque album, 1 fr. 50 c.

3° *Calendrier poétique* à effeuiller, ayant pour chaque jour de l'année son quatrain, ses sentences, ses pensées, choisis avec beaucoup de sentiment et de goût.

Nous venons encore de parcourir le coquet volume de poésies que vient de publier Mlle Isabelle Kaiser, chez M. H. Georg, à Genève, sous le simple titre : **Ici-bas.** Croyez-moi, lisez-le, mesdames, et vous y trouverez des choses charmantes de grâce, de tendresse, de touchante intimité. Pas d'affectation, tout y paraît dicté par une inspiration réelle et sincère. Aussi le vers y est-il toujours facile, correct et gracieux. Ce petit livre aura du succès.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO